

L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE,

SEUL ORGANE INTERNATIONAL, PARAÎSSANT TOUS LES JOURS A MADRID,

JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, AGRICOLE, FINANCIER, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

Ce journal paraît en deux éditions : Le matin, en ESPAGNOL ; et le soir, EN FRANÇAIS.

Este periódico sale en dos ediciones : Por la mañana, en ESPAÑOL ; y por la tarde, en FRANCES.

A MADRID. — tout ce qui concerne la Rédaction doit être envoyé au Directeur de L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE, Calle del Sordo, 37.
Pour les abonnements, les réclames, les annonces à insérer, s'adresser à l'Administration du JOURNAL, Calle del Sordo, 37 ; ou chez MM. Bailly-Baillière et Duran, libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

	1 mois.	3 mois.	6 mois.	1 an.
MADRID.....	16 fr.	45 fr.	90 fr.	180 fr.
PROVINCES.....	20 fr.	60 fr.	120 fr.	240 fr.
FRANCE ET AUTRES PAYS.....	6 fr.	18 fr.	36 fr.	72 fr.
OUTRE-MER, LES ANTILLES ET LES COLONIES.....	8 fr.	20 fr.	40 fr.	80 fr.

Les abonnements commencent le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, les annonces et les réclames à insérer, s'adresser :

DANS LES PROVINCES, chez tous les libraires ; à Barcelone, chez M. Bonnebault, libraire, Rambla del Centro.

A LISBONNE, chez M. Plantier, libraire.

A PARIS (pour toute la France), à l'Agence du JOURNAL, chez M. Ern. Clair, rue St-Marc, 30.

A LONDRES, Leicester Square, 19.

A BRUXELLES, à l'Office de publicité, Montagne de la Cour.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE PARTICULIÈRE.

DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE.

Dépêche reçue le 15 avril à 3 3/4 heures 1/4 du soir.

Paris.

Fonds espagnols. 3 p. 100, extérieur »
Id. intérieur »
Id. différée 26 »
Id. amortissable 1^{re} classe »
Fonds français. 4 1/2 p. 100 »
Fonds anglais. 3 p. 100 »
Consolidés 96 1/8 à 96 1/4

BOURSE DE MADRID.

3 p. 100 consolidé 39-20 publiée.
Id. différée 27 20 publiée.
Dette amortissable 1^{re} classe
— amortissable 2^e id.

MADRID LE 15 AVRIL.

NOUVELLES POLITIQUES.

Nous nous sommes abstenu de préciser dans notre revue politique d'hier, la valeur des bruits contradictoires et fort hasardeux qui se multiplient depuis quelques jours, au sujet de la démission de M. Isturitz, et de répondre à nos confrères de France et d'Angleterre en ce qui concerne le prétendu projet de fusion dynastique dont les Cortès ont cru devoir à leur tour se préoccuper dans une de leurs dernières séances.

Pour ce qui est de la première de ces deux questions il est facile de juger qu'elle n'est pas sortie de la limite des suppositions ; si l'y a eu quelques tendances à une crise de cabinet, aucun fait assez important pour la déterminer ne s'est produit.

Quant à l'élaboration secrète d'une fusion dynastique, pour la dixième fois depuis dix ans, l'éveil est donné à ce sujet aux alarmistes et nous comprenons peu que nos honorables confrères de l'étranger se soient émus aussi promptement sur la foi de quelque correspondance trop peu réfléchie. Il est curieux de remarquer que ce reste, que c'est par la presse extérieure que ce nouvel incident a été soulevé, et nous pensons qu'elle est maintenant fort apaisée sur ce sujet. Elle pensera comme nous, qu'il convient de n'accorder aux informations plus ou moins authentiques propagées ainsi, qu'une confiance très limitée, et de ne pas jeter dans l'opinion publique d'inutiles et gratuites agitations.

Les élections qui se préparent en Portugal animent très-vivement les esprits. Les journaux de l'opposition déploient, pour appeler au scrutin les adversaires du pouvoir, cette activité qui est la qualité distinctive des minorités turbulentes.

Pour résister à leur propagande toutes les fractions du parti modéré, chartistes, progressistes et royalistes se sont unis ouvertement. Elles ont compris la nécessité de s'organiser pour le bien de l'Etat contre des tendances dangereuses et de sacrifier à ce grand devoir toutes les divisions de peu d'importance qui séparent les fractions honnêtes d'un même pays.

Nous applaudissons sincèrement à cet acte d'intelligente sagesse.

Le principe de l'Union est celui que nous avons écrit dès le premier jour, en tête de ce journal ; il est l'âme de notre politique ; il est la loi de notre mission, comme il est la sauvegarde de l'Espagne, du Portugal, de la France et de tous les états dont l'agitation des partis menace sans cesse la force et la prospérité.

Un détail qui nous frappe dans les dernières nouvelles de l'Inde mérite d'être expliqué. Les dépêches assurent que les débats du procès du roi de Delhi ont révélé la participation directe du Shah de Perse l'immense soulèvement des révoltés indiens.

Cette nouvelle, produite ainsi isolément, pourrait faire redouter des complications inattendues si l'on ne se souvenait qu'à l'époque où la guerre de l'Inde a éclaté, le Shah était lui-même en pleine lutte avec l'Angleterre. La flotte britannique bombardait ses ports, les marins anglais débarquaient sur le territoire persan, et le cabinet de Téhéran disputait à l'invasion des conquérants de l'Asie les frontières orientales du royaume. On comprend, dès lors, quelle étroite union devait exister entre les persans et les indiens, quelle ligue secrète devait les unir, et rien n'est plus naturel que de trouver aujourd'hui la preuve des manœuvres dirigées, il y a deux ans, contre l'ennemi commun, également exécuté, il faut l'avouer, de toutes les populations asiatiques.

C'était alors l'élan de la défense commune qui entraînait tous les états du Levant dans cette sanglante mêlée dont les horreurs durent encore ; personne n'ignore que la révolte indienne éclata presque simultanément avec le conflit persan, et la relation secrète qui devait unir ces deux tentatives, si différentes de durée, fut facilement démontrée.

Rien ne viendra donc troubler aujourd'hui, malgré les curieuses révélations du procès du roi de Delhi, la paix établie entre la Perse et l'Angleterre, et Ferrouk-Kan ne rapportera pas la guerre dans les plis de sa robe, au retour de la mission pacifique qu'il vient d'accomplir en Europe et qui ouvre à l'Empire persan une ère toute nouvelle de relations avec les nations les plus puissantes de l'Occident.

Une lettre de Berlin du 9 avril nous apporte des renseignements peu rassurants sur l'état du roi ; les avis des deux médecins chargés de fournir au prince-régent un rapport sur la santé du royal malade sont entièrement contradictoires ; un troisième sera appelé à trancher ce débat médical, mais l'opinion générale est unanime à juger que Frédéric-Guillaume IV ne recouvrera jamais les facultés d'esprit nécessaires au rude et difficile labeur d'un grand gouvernement. La probabilité d'une abdication prochaine s'accroît de plus en plus. Quand cet acte décisif s'accomplira, le roi en descendant du trône aura, pour se consoler de se survivre à lui-même, la certitude de laisser populaire et honoré le souvenir de dix-huit années de règne.

Le Mexique, dont nous constatons hier le déplorable état politique, offre, en effet, l'aspect d'une désorganisation intérieure, d'une

anarchie de pouvoirs qui dépasse tout ce que les lecteurs européens accoutumés à un ordre de choses unique et régulier pourraient concevoir. Un fait sans exemple suffit à caractériser cette situation.

Nous en trouvons les détails dans deux documents que vient de publier à Paris M. Lafragua, ministre du gouvernement mexicain auprès de S. M. la reine d'Espagne.

Il existe au Mexique deux pouvoirs. L'un qui se maintient à Mexico ; l'autre qui règne dans le pays, et la guerre civile désolée de tous ses désastres cette malheureuse contrée.

Le nouveau gouvernement établi dans la capitale, adresse le 1^{er} février à M. Lafragua ses lettres de rappel. L'ambassadeur répond qu'il est l'envoyé de la république mexicaine, qu'elle seule peut lui retirer son mandat, que le premier usurpateur du Mexique ne possède aucune autorité pour représenter l'Etat, et qu'il conservera ses pouvoirs jusqu'à ce que la république mexicaine les ait confiés à d'autres mains.

Il ajoute qu'il s'opposera jusqu'au terme de ses pouvoirs à toute convention conclue en dehors du seul gouvernement légal de son pays. Cette résistance à toute volonté d'un pouvoir encore irrégulier et qui est en opposition complète avec le gouvernement que M. Lafragua a reçu la mission de représenter, est dictée surtout par l'état actuel des négociations entre le Mexique et l'Espagne et l'attitude de ce diplomate est inspirée par un légitime sentiment de son devoir.

Mais l'exemple d'un pareil conflit, le caractère déplorable de la guerre civile, à laquelle le territoire mexicain est en proie, la ruine imminente vers laquelle marche aveuglément, brutalement le Mexique, ne sont-ils pas pour les peuples qui assistent à des désordres aussi scandaleux, une grande et effrayante leçon ? Les chefs de parti qui se font dans les états du Nouveau-Monde une spécialité si audacieuse ; les révolutionnaires qui travaillent sourdement en Europe à entretenir toujours menaçant un foyer clandestin de désordre et de renversement, ne trouveront-ils pas un jour toutes les populations énergiquement unies, prêtes à les repousser au nom du salut commun, résolues à les anéantir comme un danger mortel et permanent ? S'il en était autrement, il faudrait douter de ce sentiment patriotique qui est la vie des nations, et de ce bon sens de l'humanité qui, à l'heure des grands périls, sauve les pays et révèle enfin le doigt de Dieu !

A. DE LANNAU-ROLLAND.

Trieste, le 10 avril.

On mande d'Alexandrie, le 2 avril, que les Egyptiens ont été battus dans le Soudan par les insurgés. Les rebelles d'Abyssinie ont été soumis.

Les nouvelles de Bombay, du 17 mars, annoncent que les Anglais avaient pris presque toute la ville de Lucknow.

La mise en liberté du roi d'Oude avait été refusée.

Marseille, le 10 avril.

A la date du 15 mars, la ville de Lucknow n'était pas encore complètement évacuée. Les gé-

raux Penny et Chamberlain manœuvraient afin de couper la retraite de l'ennemi.

Le procès du roi de Delhi avait dû finir seulement le 9 mars, après vingt-deux audiences, et il en était résulté la preuve que la Perse avait trempé dans l'insurrection des Indes.

Marseille, le 11 avril.

La Gazette de Bombay dit que la cour de Delhi et le shah de Perse entretiennent des rapports au moyen d'envoyés déguisés en pèlerins de la Mecque.

Le prince de Kimédy a été pendu ; il est mort courageusement et en habits de fête devant une foule immense.

Le général Rose a annexé le territoire du prince de Shagur.

Les cipayes de Barrackpoor, qui menaçaient Calcutta étaient deux régiments redemandant leurs armes.

Turin, le 11 avril.

Le tribunal de Chambéry vient de rendre son jugement dans l'affaire du journal le Progrès, prévenu d'offenses envers l'Empereur des Français. Le gérant a été condamné à 600 fr. d'amende, deux mois de prison et aux frais.

Berlin, le 11 avril.

On écrit de Saint-Petersbourg, le 10 avril : « Le corps principal du détachement de Tschetchina a pu occuper les hauteurs du Dargo qui formaient le dernier obstacle au mouvement des Russes. »

« On vient de tracer une route aux gorges d'Ar gues. » (Correspondance Havas.)

CHRONIQUE DE MADRID

ET DES PROVINCES.

— La Gazette officielle de Madrid publie aujourd'hui : 1.^o un arrêté de M. le ministre des finances qui prohibe l'importation de marchandises étrangères sous marque de fabrique espagnole falsifiées ou imitées.

2.^o Un arrêté du même ministre, autorisant l'envoi au directeur du chemin de fer de Madrid à Alicante, de 7260 quintaux de Coke, transportés par le Brick anglais mechanic.

3.^o Quatre arrêtés de M. le ministre des travaux publics, autorisant à faire les études du chemin de fer, savoir : M. Manuel Diaz, pour la ligne d'Utrera à Marchena, par el Arahel et Paradis ; le crédit mobilier barcelonais, pour la ligne de Pineda à Lluçma ; M. Eugène Garcia Ruiz, ancien député à la constitution, pour celle d'Alcar, Santander, Aguilar de Campos, à Vergaño ; enfin M. Enrique Bushell, pour un chemin de fer d'Alicante à Almería, par les villes de Elche, Orihuela, Murcia et Lorca.

4.^o Un autre arrêté du même ministre approuvant le cahier de charges présenté par la direction du canal Imperial de l'Aragon, au sujet de l'utilisation d'une chute d'eau de la rigole de San José, dans le canal de fuite de l'usine de M. Henri Al-mech.

Ces différentes autorisations ne sont-elles pas la meilleure preuve de la voie nouvelle dans laquelle nous avons annoncé qu'était entrée l'Espagne ? Nous applaudissons de toutes nos forces à cette généreuse impulsion qui nous rendra de plus en plus facile la tâche que nous nous sommes imposée.

La commission de la presse a approuvé le projet de loi jusqu'à l'article 91.

Il a été de nouveau question hier des saisies et plusieurs membres de la commission ont exprimé par écrit leur opinion à ce sujet. La discussion se continuera et se terminera probablement dans la soirée.

atteindre à cette hauteur, avait dû être placée presque droite contre le mur, et, d'après cela, on s'expliquait facilement la fin tragique de ce misérable, qui avait trouvé son châtiment sur le théâtre même de son crime.

Il était probable, en effet, qu'en se retirant avec trop de précipitation, il avait entraîné l'échelle et avait été renversé en arrière avec elle par ce mouvement de bascule. On ne put dire d'abord s'il avait un complice et encore moins désigner celui-ci ; mais, éclairée tardivement par un concours de circonstances auxquelles on n'avait pas pris garde, et par d'autres faits également significatifs, l'opinion publique finit par être fixée sur ce point.

A la leur sinistre que répandait l'incendie du Pommier fleuri, les bateaux pêcheurs se hâtèrent de regagner le port. Les plus attardés, ceux qui péchaient loin du rivage, étaient tous de retour avant l'aube. Quand je dis tous, je me trompe. L'un d'eux n'était pas rentré : c'était celui de Dutailles. On l'attendit en vain toute la journée, et vainement encore le lendemain et les jours suivants. Il ne reparut pas, et nul ne put dire ce qu'il était devenu. Seulement, quelques pêcheurs prétendirent avoir entendu, la nuit de sa disparition, un grand tumulte sur l'eau.

III.

LANGES ET LINCÉUL.

Les choses étaient bien changées un an après les événements que je viens de rapporter. C'était pendant une nuit du mois de décembre ; il faisait bien froid, le vent soufflait avec force, et la neige tombait abondamment.

La mère Giraud habitait avec sa fille, accouchée, depuis environ cinq mois d'un garçon, une étroite et triste chambre au plus haut étage d'une des plus misérables maisons de Gravelines.

Dans cette pauvre chambre, dont la vue don-

— Parmi les bruits qui circulent à Madrid, il y en a un, le plus important, qui a pris déjà assez de crédit pour trouver place dans quelques journaux espagnols ; S. M. la Reine serait, dit-on, dans un état intéressé.

S. M. paraît avoir renoncé à son projet de voyage à Alicante, à Valence et plus tard dans les Asturies et la Gallicie. Cette nouvelle résolution est attribuée à l'état de S. M.

Nos lecteurs comprendront quelle réserve délicate nous impose la nature de ce bruit. Mais, si nous regrettons de ne pouvoir le donner comme une nouvelle positive, c'est surtout parce que nous aurions été heureux de constater un événement destiné à augmenter les garanties de durée, de prospérité de la dynastie royale et de la monarchie constitutionnelle.

Avant-hier soir la commission espagnole chargée de présenter son rapport au gouvernement au sujet du chemin de fer de Martorell, s'est réunie de nouveau en présence de M. le ministre des travaux publics.

M. Ferrer y Vidal, député pour le district de Villanova, a appuyé l'utilité de la ligne par la côte de la Méditerranée.

M. Cardenal lui a répondu qu'il était impossible de penser sérieusement à la construction de deux lignes, en considération surtout de l'état pénible de la province de Catalogne et de la crise commerciale de Barcelone.

Il a démontré que si on reconnaissait qu'il n'est possible de construire qu'une seule ligne, il était de toute convenance de faire le tracé par l'intérieur du pays, en faisant passer par des contrées agricoles, ajoutant qu'on utilisait ainsi les 30 kilomètres qui sont déjà construits jusqu'à Martorell et les 35,000,000 fr. qu'ont coûtés les travaux.

Au dire de M. Cardenal, la Compagnie anonyme qui demande la concession du chemin de fer par la côte ne mériterait pas une entière confiance.

M. le ministre des travaux publics a déclaré qu'il avait écouté avec la plus grande attention les observations qui venaient de lui être faites, qu'il avait égard aux discussions qui pourraient avoir lieu à l'avenir, mais qu'il s'abstenait quant à présent de manifester son opinion.

A. de Lanna-Rolland.

Il n'est question, depuis hier soir à Madrid que l'horrible attentat commis sur la personne de Mr. Domingo Verdugo, colonel de cavalerie député aux Cortès, et gentilhomme de la chambre, assassiné en plein jour dans un des quartiers les plus populeux de la ville.

Ne voulant en rien entraver la marche de la justice par des réflexions personnelles nous nous étions abstenus de publier cette nouvelle hier au soir et nous nous bornerons aujourd'hui à constater que M. Verdugo a été frappé dans l'après midi de deux coups de poignard en passant dans la rue del Carmen.

L'assassin fut immédiatement arrêté par un garde civil et conduit au poste le plus voisin d'où il fut transféré à la prison militaire de San Francisco.

M. Verdugo transporté chez M. Iranzo, député, a reçu les derniers sacrements et a pris quelques dispositions testamentaires.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que quoique ayant passé une nuit très mauvaise on conserve quelque espoir de le sauver.

Cet affreux événement a causé une sensation d'autant plus profonde que la victime était appréciée on ne peut plus favorablement de tous ses concitoyens tant pour la distinction que pour l'honorabilité de son caractère.

On annonçait il y a quelques jours à Madrid l'arrestation d'une diligence se rendant de Bayonne à Madrid par une bande de brigands.

Notre correspondant de Burgos, nous écrit aujourd'hui que grâce au zèle infatigable de la garde civile de cette province, les auteurs de ce crime ve-

naît sur les fossés qui entourent la ville, tout annonçait la misère et la désolation. Un mauvais lit sans rideaux, une table de sapin aux pieds branlants, deux chaises grossières à demi dégrainées de leur paille, un vieux fauteuil dont le velours crasseux laissait échapper des flocons de bourre par vingt déchirures, et une petite armoire de noyer, mutilée et verrouillée, composaient tout son ameublement.

A la tête du lit, près d'un bénitier de faïence surmonté d'un rameau de buis desséché, une lampe en fer était accrochée au mur ; mais la clarté que répandait cette lampe était si faible, qu'elle permettait à peine de distinguer les objets environnants.

L'âtre était sans feu ; seulement, quelques pâles charbons se consumaient, sous le manteau de la cheminée, dans un fourneau portatif surmonté d'un pot de tison.

L'ancienne hôtesse du Pommier fleuri devait à l'incendie de sa maison d'être complètement ruinée et sans ressources, le chasseur-marin de son genre, confié à un patron du pays, s'étant en outre perdu sur les côtes de Normandie. Le chagrin profond qu'elle en ressentait l'avait en quelques jours, vieillie de vingt ans, et il en était résulté quelque dérangement dans ses facultés intellectuelles. Puis, comme si ce n'était pas déjà assez de malheurs, une grave maladie était survenue qui l'avait rapidement conduite au seuil de l'éternité.

Il y avait quelques heures à peine qu'étaient venus se pencher sur son chevet, un médecin, puis, après le départ du médecin, un prêtre.

Marguerite, assise devant la lampe, veillait, entre le grabat de sa mère malade et le berceau de son enfant, frère créature qui ne semblait pas non plus devoir être longtemps de ce monde. Le berceau était placé sur la table.

Pauvre Marguerite ! vêtue de noir, par la raison qu'elle devait se croire veuve, elle n'était déjà plus reconnaissable. Elle était toujours bien jolie ; mais les veilles, les soucis et les privations avaient

FEUILLETON

DE L'INDÉPENDANCE ESPAGNOLE.

LA PERLE DE GRAVELINES,

PAR CASIMIR HENRICY.

II.

(Suite.)

Quant à la mère Giraud, on conçoit son empressement à marier sa fille, bien que celle-ci n'eût pas encore dix-sept ans accomplis. Elle craignait de mourir avant d'avoir assuré son avenir. D'ailleurs, la position de deux femmes seules est si critique ! elles les expose à tant de dangers ! Il leur fallait un appui, un protecteur, un homme dont le cœur sût les chérir et les bras les défendre.

Or, qui, mieux que Dutailles, était capable de les entourer d'amours et de soins ? C'était placer la faiblesse sous l'égide de la force, unir la beauté à la dignité, la grâce à la noblesse, l'innocence au mâle courage.

Le bonheur de Dutailles lui avait fait autant d'ennemis qu'il avait eu jadis de rivaux, mais il n'y eût que deux d'entre eux, le charpentier et le calfat dont il a déjà été question, qui poussèrent l'envie jusqu'aux dernières limites de la haine.

Ces deux hommes, bien qu'ils n'eussent jamais aspiré ouvertement à la main de Marguerite, n'avaient en fait encore la moindre démarche auprès de sa mère pour l'obtenir, ne pouvaient pardonner à Dutailles de les avoir devancés car c'était là le seul grief qu'ils eussent contre lui.

Ayant cessé en même temps de fréquenter le Pommier fleuri, ce qui n'empêchait nullement celui-ci de prospérer, attendu que le pêcheur ne lui avait pas enlevé sa divinité, la jolie perle qui l'or-

nait si bien, ils durent se remarquer, se rapprocher, se dévoiler l'un à l'autre, et mettre en commun leur jalousie et leur haine. On verra qu'ils étaient faits pour se comprendre.

Il y avait bien encore un autre individu à qui le mariage de Marguerite avait causé plus que du déplaisir, un violent chagrin, et c'était on doit l'avoir deviné, le fils du syndic ; mais le pauvre jeune homme, cœur honnête et sans fiel, n'accusait que sa destinée. Après une longue maladie, qui affaiblissait encore sa constitution déjà si débile, de désespoir, il se fit prêtre.

Cependant, Dutailles continuait à faire avec succès la guerre aux hôtes de la mer. Ce qu'il voulait désormais, c'était acquiescer une petite fortune qui lui permit de faire vivre dans l'aisance sa chère Marguerite. Aussi n'était-il pas de pêcheur plus hardi ni plus infatigable. Mais son extrême hardiesse causait souvent à sa sensible compagne des angoisses mortelles ; car il y avait alors plus d'un danger à quitter le rivage.

Depuis quelque temps déjà, la fragile paix d'Ambiens, laquelle semblait n'être qu'un piège tendu à notre commerce maritime, avait été brusquement et déloyalement rompue par les Anglais, à qui l'extension de la puissance de la France sur le continent portait ombrage, et l'on sait qu'à aucune époque notre pavillon n'a été humilié comme il le fut sous le Consulat et sous l'Empire. Un ennemi actif, entreprenant, implacable, partout présent sur nos côtes, était bien autrement à craindre que les éléments.

Il y avait plus d'un an que Dutailles était marié. Chaque fois qu'il paraît, sa femme le suivait du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, et le soir, pour le voir plus tôt revenir, elle courait à sa rencontre le long de l'Aa, petite rivière dans laquelle se mirent les maisons de Gravelines. Parfois elle passait à l'attendre de longues heures, debout sur un monticule de sable, écoutant, inquiète et pensive, le bruit monotone du flot qui venait mourir à ses pieds.

Un soir que Dutailles était parti, avec presque

naient d'être mis sous la main de la justice. Il nous annonce également l'arrestation de deux malfaiteurs de la pire espèce qui faisaient partie d'une bande d'échappés de galères et qui s'étaient présentés dans la nuit du 8 à Mazuelo pour s'y livrer à de nouveaux attentats. Comme toujours, la garde civile a montré dans cette circonstance un courage digne de tout éloge. G. DE LAGNY.

ECONOMIE POLITIQUE.

Les principales nations de l'Europe présentent, en ce moment, un spectacle bien consolant pour tous ceux qui ont foi dans le triomphe des principes de la civilisation chrétienne et de la perfectibilité humaine. Obéissant à la voix mystérieuse de la Providence, elles s'élancent vers les conquêtes de la science et de l'industrie avec autant d'ardeur qu'elles en mettaient autrefois à se déchirer de leurs propres mains et à poursuivre la fumée des victoires de la guerre. Elles ont eu, tour-à-tour, leur part de ces lauriers stériles qui n'ombragent même plus la tombe des grands peuples de l'antiquité; la triste expérience du passé leur a appris enfin que, pour échapper à la mort et à l'oubli, elles devaient demander leurs moyens de salut aux sublimes inspirations de la religion du Christ et à l'éternelle productivité du travail. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir combien sont nombreux déjà les exemples de cette conversion à la politique nouvelle.

La France réalise, chaque jour, au profit de ses masses populaires, toutes les améliorations que peut enfanter le génie de la charité allié à celui de l'ordre. Grâce aux prodigieux efforts de ses armées de capitalistes, de savants, d'inventeurs, d'artistes et d'ouvriers, sa capitale est, en quelque sorte, devenue celle du monde entier. Sur tous les rayons de ce magnifique centre qui s'appelle Paris, s'exécutent également des travaux gigantesques, témoignages impérissables de la puissance d'initiative dont sont animés les travailleurs de la régénération nationale.

L'Angleterre expédie des milliers de navires et des millions de colis aux extrémités des contrées les plus reculées. Ses arsenaux sont les usines de ses manufacturiers, et dans les comptoirs de ses négociants se trouvent concentrées les forces qui distribuent la vie à toutes les parties de son colossal empire. Les trente-cinq milliards de dettes qui grevent son budget lui ont appris ce que coûte la guerre, et elle a plus que jamais besoin de compter sur les bénéfices de ses fabriques pour combler le déficit dont les cipaves de l'Inde n'ont pas encore dit le dernier chiffre.

La Russie désarme ses bataillons, affranchit ses serfs, défriche ses forêts, augmente sa production agricole et industrielle, multiplie ses chemins de fer, organise ses lignes de paquebots transatlantiques, et étend jusqu'en Chine, jusqu'aux portes de l'Amérique, en plein Océan Pacifique, l'immense domaine de ses travailleurs.

La Suède, la Norvège et le Danemark puisent dans les glorieux souvenirs de leur union guerrière, les aspirations du Scandinavisme agricole, industriel et commercial. Scandinavisme, nécessaire peut-être à l'équilibre du travail Européen.

L'Autriche soumet à l'unité de gouvernement ses différentes provinces, appelle à son aide les capitaux étrangers, fertilise ses terres, découvre ses mines, améliore ses voies de navigation et attend le percement de l'isthme de Suez pour prendre rang parmi les nations maritimes.

La Prusse fait oublier à ses laborieuses le métier des armes, impose à tous ses enfants l'instruction primaire comme la première obligation du citoyen, élargit le réseau de son union douanière et veut que les fils de ses rois débuts dans la vie politique par l'apprentissage d'un métier quelconque.

La Hollande revêt les beaux jours de son antique prospérité commerciale et maritime; elle est restée l'ennemie des anglais dans l'Inde et, il y a quelques mois à peine, elle plaçait le drapeau de l'Europe sur les pagodes de l'Empire du Japon.

La Belgique paie les privilèges de sa neutralité par une recrudescence d'activité dans la création de ses voies de communication et dans l'exploitation de ses terres, de ses houilles, de ses minerais, de ses forges, de ses hauts fourneaux, etc.

On le voit, toutes ces nations dont les noms sont inscrits avec plus ou moins d'éclat dans les fastes guerriers de l'humanité, ont compris qu'il était de leur intérêt de demander désormais au travail leurs éléments de fortune, leurs garanties d'avenir. Aussi leurs plus grands hommes d'Etat abandonnent-ils maintenant les sentiers battus de la politique proprement dite pour prendre les grandes routes de l'économie politique. S'armant d'une indéfectible énergie, ils s'appliquent spécialement à imposer silence aux partis et à maintenir partout l'ordre, la sécurité, qui, comme nous le disions plus haut, sont les premières, peut-être les seules conditions du développement de la fortune publique; ils rendent ainsi un immense service non seulement à leur patrie, mais à l'Europe et à la civilisation. En effet, la fusion des partis entraîne naturellement la fusion des travailleurs de toutes les nationalités et provoque la constitution de cette grande unité fédérative qui doit être le but des efforts de tous les penseurs, de tous les hommes d'Etat dignes de ce nom.

Si l'Europe en a fini avec les luttes sanglantes qui lui ont coûté tant de larmes et de trésors, elle n'a pas cessé de voir se dresser devant elle ce spectre redoutable qui, sous le nom de paupérisme, agit si profondément ses masses populaires; elle n'a pas cessé non plus d'être à l'abri des coups de ce flibustierisme américain qui tend les bras à tous les pirates de la civilisation et qui porte si impudemment la main sur nos plus vieilles colonies. Il est donc bien urgent que, sans abdiquer leur physionomie et leur personnalité respectives, les nations européennes se serrent les uns contre les autres et redoublent de courage dans l'exploitation de leurs richesses territoriales; elles multiplieront ainsi leurs éléments d'échange et elles trouveront, soit dans l'exportation de leurs marchandises, soit dans la colonisation de leurs possessions d'Outre-mer, la meilleure des soupapes de sûreté contre l'explosion du paupérisme et les surprises du brigandage américain. Aux sauvages prédications du socialisme et du communisme, qu'elles opposent hardiment les douces satisfactions du travail et de l'esprit de famille; à la doctrine égoïste des Monroë et des flibustiers de notre époque qu'elles répondent par l'invincible expansion de la civilisation chrétienne et elles auront constitué sur des bases inébranlables les Etats-Unis de l'Europe monarchique.

Si simples et si justes qu'elles soient, ces idées sont encore bien loin d'être accueillies partout comme elles mériteraient de l'être, elles commencent à l'est, à devenir populaires en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Etats du Nord que nous venons d'énumérer, mais elles sont à peu près inconnues des populations du Sud et du Sud-Ouest de l'Europe. Il ne tiendra pas à nous que l'Espagne reste plus longtemps étrangère à cette transformation de la politique en économie politique, pas plus qu'à cette grande fédération Européenne qui doit lui rapporter d'incalculables avantages. Au moment où la même vapeur, la même locomotive, la même électricité la pousse dans les bras de la France et de ses autres sœurs d'Europe, peut-elle se soustraire aux étreintes de cette sainte union du travail et de la civilisation? Retarderait-elle encore l'heure de son émancipation agricole, industrielle et commerciale, et oublierait-elle pour toujours ces vastes territoires d'Amérique sur lesquels elle a imprimé sa langue, ses mœurs, sa religion et son nom?

Il y a tantôt quatre siècles, l'Espagne était la première nation du monde et, suivant la fière expression du plus illustre de ses rois, le soleil ne se couchait pas sur ses Etats; dans quelques jours elle va payer la dette des générations passées et élever une statue, au plus célèbre de ses conquérants, à Fernan Cortes. Comment, au souvenir de cette glorieuse période de son histoire,

ne jurerait-elle pas de reprendre par la force du travail agricole, industriel et commercial, les magnifiques contrées que lui avait livrées l'épée de ses vaillants soldats? Ce serment, nous le proposons au patriotisme de tous les Espagnols qui ont gardé le légitime orgueil du passé, nous le demandons à toutes ces intelligences ardentes, à toutes ces âmes généreuses qui s'agitent dans le vide des questions d'une politique oiseuse, stérile et irritante.

L'Espagne moderne attend de ses enfants autre chose que des dissertations à perte de vue sur le plus ou le moins de constitutionnalité de telle ou telle mesure, autre chose que des triomphes de coteries ou de tribunes. Elle possède, répétons-nous à satiété, elle possède les terres les plus riches et les plus fertiles de l'Europe, les mines les plus variées qui soit possible d'imaginer, et pendant que les partis l'épuisent et la déchirent pour se partager quelques lambeaux de pouvoir, ses champs restent improductifs, ses minerais les plus précieux sont inexploités, ses industries chôment ou disparaissent, et quelques navires pendents en et là à sa vaste ceinture de ports de mer! Si les illustres conquérants de l'Amérique et des Indes, si les immortels vainqueurs de la barbarie ottomane, si les rois et les ministres de la vieille Espagne avaient eu à leur disposition la centième partie des éléments de production dont la science et l'industrie ont doté la civilisation moderne, quelles ne seraient pas aujourd'hui la grandeur et la fortune espagnoles! Ce qu'ils n'ont pu faire, leurs descendants peuvent le réaliser aujourd'hui.

Les arts de la paix sont devenus les seuls agents qui puissent employer désormais les hommes de cœur et d'intelligence pour grandir leur patrie et lui donner les joies de la victoire. L'agriculture, l'industrie et le commerce, voilà les instruments de la politique nouvelle, les bases de la fortune et de la gloire d'une nation. Les héritiers des héros de l'Espagne rougiront-ils de féconder eux-mêmes leurs champs, de multiplier autour d'eux les usines et les manufactures, de porter de nouveau le pavillon national dans les immenses colonies qui n'ont pas encore oublié les couleurs de leur mère-patrie? Nous ne le pensons pas, car le patriotisme ne connaît pas d'équ沿海, et jamais il ne déroge!

Nous nous adresserons donc avec confiance à cette puissante grandeur d'Espagne, à ces riches propriétaires ou capitalistes qui tiennent entre leurs mains les forces vives de la nation, et nous les supplierons d'être les premiers apôtres de toutes les idées de progrès et d'améliorations. Ces idées là doivent partir d'en haut, si l'on veut qu'elles s'infiltreront dans les couches inférieures de la société. Cette simple observation engagera, sans doute, tous les représentants de l'aristocratie Espagnole, tous les patriotes d'intelligence à marcher sur les traces des lords de l'Angleterre et à prendre part à l'initiative, en payant de leur personne et de leurs capitaux.

Nous ne serons jamais plus heureux, quant à nous, que lorsqu'il nous sera permis d'aider et d'applaudir aux généreux efforts de tous les Espagnols qui voudront étendre les divisions et les rancunes de la politique dans les eaux salées du travail et de la production nationale. Nous préconiserons donc toutes les entreprises honnêtes et sérieuses qui auront pour but d'augmenter la prospérité commune, et de garantir à l'Espagne, sur les marchés du monde, autant de triomphes que ses préux d'autrefois lui en assuraient sur les champs de bataille. Nous protégerons les soldats de l'agriculture et de l'industrie contre les entraînements de l'agiotage et du jeu, entraînements fatals qui démoralisent les peuples et les poussent dans le gouffre de la faillite; nous appellerons au secours de tous les travailleurs sérieux la sainte coalition des capitaux nationaux et étrangers; nous provoquerons un échange continu de produits entre l'Espagne, la France et les autres nations civilisées; nous demanderons la diminution progressive des droits qui gênent les communications internationales; nous ferons, en un mot, de notre journal, une tribune d'économie politique.

litique, où tous les intérêts moraux et matériels pourront se faire entendre.

En résumé, extinction des partis, répression énergique de toutes les tentatives de troubles et d'anarchie, fondation de toutes les forces productives du pays, multiplication des moyens de communications terrestres et maritimes, développement des institutions de crédit, création de sociétés agricoles, industrielles et commerciales, augmentation incessante des importations et des exportations, tel est le programme d'économie politique que nous exposons avec foi, que nous défendrons avec calme et désintéressement.

C. DE SAULNIERS.

CORTES.

SENAT.

La discussion ouverte dans les séances précédentes au sujet du rapport de la commission du chemin de fer de Palencia aux ports de la Cornua et de Vigo, a continué hier sans offrir d'incident remarquable.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Hier, dès l'ouverture de la séance, les tribunes publiques étaient occupées par une foule nombreuse, attirée par l'intérêt que promettait la séance qui allait s'ouvrir. Il ne nous appartient point d'apprécier si le résultat à répondre à l'attente du public; notre rôle, à nous, se borne à reproduire ses divers incidents.

M. Cardeas, occupait le fauteuil de la présidence, et cette circonstance venait donner plus de poids aux dires de ceux qui assuraient que M. Bravo Murillo prendrait part au débat.

On a donc lu lecture d'un projet de loi relatif à la prolongation d'un chemin de fer qui partirait d'Almudena jusqu'à Cienfuegos. Appuyé par M. Campo-Navarro, il a été pris en considération.

M. Riquelme, député récemment élu, a prêté serment et pris place parmi ses collègues.

Le rapport de la majorité de la commission chargée de statuer sur la validité des élections, rapport dont les conclusions sont favorables aux opérations électorales du district de Arroyo-Soriano, est lu à la chambre, qui passe, immédiatement après, à l'ordre du jour sur les interpellations de M. Modesto Lafuente.

Ce député donne quelques explications, mais persiste à déclarer que les paroles prononcées par MM. les ministres de l'Intérieur et de la Justice, n'ont nullement le caractère officiel de la publication du discours de M. Bravo Murillo.

M. Goicoechea, en sa qualité de secrétaire, a cru devoir prendre la parole, afin d'établir que les secrétaires n'ont eu aucune participation dans cette affaire et que toute imputation qui leur serait faite ne saurait avoir le moindre fondement. D'après M. Goicoechea, le discours de M. Bravo Murillo aurait été remis à l'impression nationale avec l'extrait de la séance, et son impression aurait eu lieu au mépris des observations de l'administrateur-directeur de la Gazette, et ce en vertu des ordres de M. le Président.

M. Belda a ajouté quelques observations desquelles il résulte qu'il n'avait consenti à l'impression des discours qu'en considération de la détermination prise par plusieurs députés de le faire reproduire par la presse, et à charge par eux d'en payer tous les frais.

Après quelques nouvelles paroles prononcées alternativement par MM. Goicoechea, Lafuente et Belda, M. Hurlado est monté à la tribune. L'orateur a donné au débat une nouvelle direction et l'a porté sur le terrain de la politique. S. S. a adressé de vifs reproches à M. Lafuente au sujet de ses attaques contre M. Bravo Murillo, qualifiant son interpellation de *prétér* pour amener la discussion sur les doctrines exposées par le président de la Chambre dans son discours du 30 janvier. L'orateur s'est appliqué ensuite à établir qu'il n'y a, dans le fait de l'impression, aucun motif de culpabilité pour personne, et après quelques légères considérations relatives à ce qui s'est dit à propos de la fusion dynastique, il a supplié M. Lafuente de ne point donner d'interprétation arbitraire au silence qui gardent certains hommes politiques dans les débats qui peuvent intéresser leurs doctrines.

Enfin, M. Bravo Murillo a pris la parole. S. S. a combattu tout ce qui a été dit au sujet de l'impression de son discours. Son talent d'orateur a été renforcé par certains mouvements de franchise qui ont donné plus de poids encore à l'énergie de sa parole, quand il a attaqué les appréciations

qu'a M. Lafuente a faites des doctrines consignées par S. S. dans le discours qui a donné lieu à son interpellation.

Les actes de l'administration progressiste, de 1854 à 1856, ont été l'objet de rudes attaques de la part de M. Bravo Murillo qui s'est attaché à défendre l'administration du parti modéré, ses théories et ses doctrines dont il a fait un nouvel exposé, et présenté les motifs politiques sur lesquels s'appuyait son opinion sur les grandes questions du cens électoral, des conditions d'élégibilité et de l'institution de la garde nationale.

S. S. a traité la question du désamortissement au point de vue administratif. Elle a exprimé le désir de la voir accepter par le clergé, avec le consentement duquel il devrait avoir lieu, et non autrement; quant au désamortissement des propriétés civiles, il devrait être adopté d'abord et déjà s'il n'extrait pas de complète garantie de leur conservation.

M. Gonzalez de la Vega a répondu à M. Bravo Murillo dont il s'est attaché à repousser les attaques dirigées contre le parti progressiste. Mais les députés avaient déjà commencé à quitter leurs sièges après le discours de M. Bravo Murillo, et les tribunes étaient demeurées vides.

M. Lafuente a le droit de reprendre aujourd'hui la parole. La discussion, suspendue à la demande de l'honorable député, continuera aujourd'hui.

DERNIERE HEURE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Trois heures et demie. La discussion relative à l'interpellation de M. Modesto Lafuente continue à la chambre des députés.

SENAT.

Il n'y a pas de séance aujourd'hui.

A. MONERIEUX.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER.

FRANCE.

Correspondance particulière de l'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

Paris 11 avril 1858.

On avait surnommé M. Warwick le faiseur de Rois, ou le Lafayette du XV^e siècle. Il y a en ce moment à Paris des faiseurs de députés et ils ont fait un candidat malgré lui. M. A. Lévy, ce citoyen indépendant que je vous signalais de longue main comme représentant du commerce, cette candidature qu'on s'attendait comme une épine de Darnaud, au-dessus de l'urne du scrutin, M. A. Lévy, que les uns disaient être la candidature officielle, les autres celui de l'opposition, vient d'être nommé maire du 8^e arrondissement, fonctions incompatibles avec le mandat de député. Qui est surpris en cette affaire? Ce n'est pas M. Lévy, mais plusieurs, bonte-en-train politiques qui s'étaient déjà compromis pour cette élection.

Si la députation des Compagnies de chemins de fer n'a pas obtenu de l'Empereur tout ce qu'elle demandait pour conjurer la crise et consolider son crédit, du moins a-t-elle eu gain de cause contre le *Journal des chemins de fer* et autres organes industriels. On n'a pas oublié que ces journaux finançaient par anticipation le chiffre des dividendes de certaines compagnies, sans en rien dire. Le *Moniteur* qualifie aujourd'hui ces appréciations financières de *manœuvres* contre lesquelles l'industrie et les capitaux du pays doivent être protégés. Le rôle de la presse, ajoute le journal officiel, est d'éclairer le public et non de le tromper. Les gérants de plusieurs journaux financiers ont été mandés au parquet du procureur impérial et avertis d'avoir à se tenir sur leurs gardes. Un haut financier, qui a plus d'un point de contact avec l'administration, quoique n'ayant pas reçu d'avertissement officiel, se tient néanmoins pour averti.

Le bal de la garde nationale (disons les mots) a eu lieu cette nuit à l'Opéra. Mais chose singulière! il n'y avait pas ou presque pas de gardes nationaux. Un ordre du jour du général La Woestine avait engagé la milice citoyenne à quitter la trinité militaire pour le foyer du pékin. Où est le temps où les gardes nationaux dansaient aux Tuileries, où l'épaulement de laine figurait dans le quadrille d'honneur? Du reste, la fête a été magnifique, malgré l'absence des hautes-cols. Au moment où je me suis retiré, on attendait encore la visite de LL. MM. J'ignore si, comme au temps de Louis-Philippe, elles ont daigné honorer de leur présence un bal de la garde nationale.

Un duel a eu lieu à Abbeville entre MM. P. et D., sous-lieutenants au 9^e régiment de chasseurs en garnison dans cette ville. M. P. a été tué et M. D. a été grièvement blessé.

La dernière journée des courses de la Marche a eu lieu aujourd'hui par un temps magnifique. Les toilettes printanières que la pluie de Longchamps avait effarouchées y ont fait merveille. Toutes les élégances étaient en robes écaillées, ceintures écaillées, rubans écaillés. On se serait cru au château de Lamour. On a beaucoup remarqué un cavalier, dont le cheval était bien, mais d'un bleu d'azur impossible. On se demandait d'où venait-il.

chant avec confiance de lui, elle lui dit en posant un doigt sur sa bouche: — Parlez plus bas... ma mère... — Est malade, je le sais; et elle dort, la pauvre femme!

— Oh! non, reprit Marguerite en secouant tristement la tête. Elle ne dort plus, ou plutôt elle dort pour toujours. Dieu, cette nuit, a mis un terme à ses souffrances, il l'a ramené à lui. Elle ne peut donc pas vous entendre; mais là, dans ce berceau est mon enfant; car je suis mère aussi.

Le nouveau vœu ne put pas d'abord répondre, tant il était oppressé. Le spectacle qu'il avait sous les yeux lui déchirait l'âme. — Cette jeune femme, pâle, souffrante et baignée de pleurs, en présence du cadavre de sa mère et du berceau de son enfant, ses vêtements fangeux, et la misérable chambre dans laquelle elle se trouvait, cela était, en effet, bien triste à voir. — Le mari se déconfortait, s'approchait du lit en silence, et, ayant trempé le linge de bois dans le bœuf, il le tenait à la main, pleurant sur la mort de sa femme. — Elle se pencha vers lui, et, après avoir essayé de se relever, elle se laissa tomber sur son lit.

— Je devais trois écus à votre mère; les voilà, dit-il en posant sans bruit cet argent sur la table. Ce n'est pas ma faute, si je ne les ai pas rapportés plus tôt. Il faut s'en prendre à ces chiens d'Anglais qui m'ont retenu si longtemps sur leurs infâmes pontons. Voici encore une petite bourse que Dutaillis m'a chargée de vous remettre.

— Mon mari s'en va, reprit Marguerite hors d'elle-même, et en attendant des nouvelles de sa femme, je suis seule. — Qu'y a-t-il là de si surprenant? Mais, voyons, calmez-vous; j'ai peur maintenant que la joie ne vous fasse mal. Je suis un sauvage, un animal, une bête brute; je mériterais cent coups de garrot pour vous avoir appris cette nouvelle si brusquement.

— Mon mari repartait Marguerite, qui n'entendait seulement pas les plaintes et reproches que s'adressait le marin. Il n'est donc pas mort?

La suite du prochain numéro.

neaux ses mains engourdies. Une fois, vaincue par le sommeil, elle avait laissé sa tête fatiguée s'appuyer sur le bord du lit; lorsque les cris de son fils la réveillèrent. Elle se hâta d'embrasser l'enfant dans ses bras et de lui présenter le sein; mais tout soufre d'amertume contracta à l'instant ses lèvres, et ses yeux, se tournant vers le ciel, s'emplirent de larmes. Elle venait de se rappeler que son sein était tari depuis quelques jours; qu'elle ne pouvait plus donner à son enfant le lait qui lui était nécessaire.

Comment exprimer ce qu'une mère tendre et affectueuse ressent en pareil cas! — Marguerite, pressant toujours l'enfant contre son sein, s'en alla chercher tristement, dans les cendres du foyer, un peu de lait sucré qu'elle avait eu soin de conserver fidèle; elle lui en fit prendre, le calma, puis, après l'avoir bercé longtemps avec amour sur ses bras, en le baisant et lui souriant, elle le déposa, endormi, dans son berceau.

Marguerite s'étant remise à son travail, et ayant encore succombé au sommeil, elle fut de nouveau réveillée, mais, cette fois, par sa mère. La malade, qui s'agitait convulsivement sur son grabat, paraissait respirer avec peine. On eût dit qu'elle allait mourir.

Au dehors, le vent soufflait avec une impétuosité toujours croissante; il déraînait ou combat jusqu'à terre les grands arbres qui bordent les fossés, et, passant par dessus, il venait à débranler la maison avec d'affreux gémissements. La neige fouettait violemment les vitres. La jeune femme, étant restée quelques instants immobile, grelottait.

— Marguerite! Marguerite!... murmura la malade d'une voix étouffée, entrecoupée de hoquets, il y a un enfant dans ce berceau, n'est-ce pas? — Ma mère, ma mère, dit Marguerite, en ramenant la lampe, qui se mourait, de sous les yeux de sa mère. — Avez-vous besoin de quelque chose? — Sauvez-moi, ma mère, au lieu de me le dire, le feu à notre maison! — Ne vous en passez pas de bragues! — Mais, ma bonne mère, dit la jeune femme

d'une voix douce et caressante. Vous vous trompez. Personne ne vient. Il n'y a ici que votre Marguerite, qui vous aime bien, et son enfant, qui vous aimera aussi beaucoup un jour.

Et présentant son joli visage d'ange devant les yeux atones de la malade, comme pour la rassurer et chasser les ténèbres, visions qui la tourmentaient, elle déposa un baiser sur son front, et ajouta aussitôt: — Oh! comme vous avez froid, ma mère! Vous n'êtes pas assez couverte.

Puis elle courut prendre dans l'armoire quelques hautes qui elle enveloppa sur le lit, en disant: — Bien... comme cela... Maintenant, vous serez mieux, n'est-ce pas?

— Marguerite!... sauvez-moi!... reprit la malade, d'une voix saccadée et si faible, que c'était à peine si sa fille l'entendait. Tu ne vois donc pas le feu! — Ah!... —

— Mais, ne vous ai-je pas déjà dit que vous étiez dans l'erreur, ma mère; qu'il fallait vous en aller, sans inquiétude. Il n'y a pas de feu ici. Voyez, vous n'avez rien vu de bizarre? Elle est bien chaude. Ça vous réchauffera et vous dormirez mieux.

La malade ne répondit pas. Croquant avoir prévenu un danger, Marguerite saisit une petite tasse et le remplit de tisane dans laquelle elle trempa ses lèvres, par excès de précaution.

— Vous ne m'avez rien dit, dit-elle, je vais vous soulever le lit. Mais vous ne répondez pas. — Répondez-moi donc! Parlez à votre fille! — Oh! non! Dieu!... immobile! froide! glacée! Elle est morte!

Et la jeune femme, laissant échapper la tasse qu'elle tenait, tomba sur ses genoux, consternée et brisée par la douleur. Alors, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à sangloter amèrement. Elle se serait-elle morte là, si des cris, partis du berceau, ne lui avaient dit nouveau qu'elle était mère, qu'elle devait vivre pour son fils. Cela opéra une heureuse diversion dans

VERITABLE LE ROY.

PARIS. — Rue de Seine, 51. — PARIS.

Le PURGATIF LE ROY, le seul reconnu le plus efficace pour la guérison de toutes les maladies causées par l'altération des humeurs, est toujours accompagné d'une instruction de 12 pages à l'aide de laquelle les malades peuvent toujours recouvrer la santé, aussi ne saurions-nous trop recommander de bien l'étudier avant de commencer le traitement.

Mais comme il existe un grand nombre de falsifications très dangereuses, on ne doit exiger que du VÉRITABLE et l'on ne saurait prendre trop d'attention à l'avis qui suit :

— Ne devront être considérées comme VÉRITABLES que les fioles d'un quart de litre, sortant de la PHARMACIE COTTIN, accompagnées d'une NOTICE indiquant le traitement et représentant : 1. Les mots *Pharmacie Cottin*, en relief sur le verre et le cachet. — 2. Une étiquette imprimée sur fond guilloché de jaune, laissant ressortir en blanc le mot : PURGATIF LE ROY, avec ma signature à la main et la griffe Le Roy. — 3. N. B. Toutes les bouteilles portent, entre le bouchon et le papier bleu supportant mon cachet, une étiquette imprimée en jaune avec les griffes LE ROY, COTTIN et SIGNORET, et sur celle de Cottin le TIMBRE IMPÉRIAL du gouvernement français.

AVIS. LES VÉRITABLES PILULES ET BOLS du chirurgien LE ROY, qui ne se trouvent aussi que dans la PHARMACIE COTTIN, devront présenter des étiquettes offrant les mêmes caractères distinctifs. — N. B. Les personnes qui ne se trouveront pas assez renseignées par les notices qui accompagnent les fioles, pourront se procurer chez nos dépositaires la MÉTHODE CURATIVE du chirurgien LE ROY, 1 volume in-8° du prix de 2 francs ; ouvrage parvenu à la 18e édition.

Depôts : dans les meilleures Pharmacies de France et d'Espagne.
N. B. — Pour l'envoi d'une valeur acceptable sur Paris, à 60 jours de vue au plus et de 500 fr., on joint de la remise et de l'escompte le plus fort. La Maison n'a aucune succursale ; on doit s'adresser directement rue de Seine, 51, à M. SIGNORET Docteur médecin, seul continuateur de la Méthode Le Roy.

SIGNORET.

PRISES DE PAULLINIA CLERET SPÉCIFIQUE INFAILLIBLE

CONTRE

les Migraines, Maux de tête, Névralgies, Spasmes, Affections nerveuses,

PRÉPARÉ PAR

H. CLERET, PHARMACIEN

Membre de l'Académie nationale.

Pharmacie des Panoramas, 151, rue Montmartre.

La migraine la plus violente disparaît ordinairement au bout de cinq à dix minutes, et ne revient le plus souvent qu'après un très-long-temps. (TROUSSEAU.)

Le PAULLINIA est un produit américain provenant de l'arbutus du même nom, indigène du nord du Brésil, près la rivière des Amazones. Le nom botanique de cette plante est *Paulinia sorbilis* de la famille des sapindacées, son fruit sert de base à notre médicament, il mûrit en octobre et novembre, est récolté par les Guarani (race d'Indiens habitant un pays à moitié sauvage compris entre le Paraná, l'Uruguay et l'Ibiciu), qui le préparent et le livrent au commerce brésilien.

Le PAULLINIA offre extérieurement une couleur foncée analogue à celle du chocolat, sa saveur est amère et un peu astringente.

L'analyse chimique nous a fourni les substances suivantes :

1° De la gomme ; 2° de l'amidon ; 3° une matière résineuse d'un brun rougeâtre ; 4° une huile grasse colorée en vert par la chlorophylle ; 5° du tannin ; 6° une substance cristallisable jouissant des propriétés chimiques de la caféine.

Thérapeutique.

Le PAULLINIA se prescrit en poudre, pilules et sirop. Au Brésil et dans les pays voisins, le Paulinia, suivant M. Cavarelle, est souvent employé par les indigènes et cela avec un succès remarquable contre les diarrhées et les dysenteries qui sont si fréquentes et si graves dans ces pays là, dans les gastralgies et les gastrites et dans les convalescences comme moyen de fortifier l'estomac, de faire naître l'appétit et de faciliter les digestions.

Les propriétés du Paulinia le rangent au nombre des meilleurs astringents, il leur est supérieur par son efficacité dans les cas de dyspepsie et de débilité des organes de la digestion. Il réussit très bien dans les flux divers où les astringents sont conseillés, telles sont les hémorrhoides, les hémorrhagies, les leucorrhées, etc.

Voici comment s'exprime M. le docteur Trousseau, professeur de clinique médicale de la faculté de médecine, médecin en chef à l'Hôtel-Dieu de Paris (*Paulinia*, page 127, 3. édition, 1847). Le Paulinia a depuis quelques années conquis, à Paris, une certaine popularité dans le traitement des migraines, assez longtemps incrédule sur ce point, j'ai dû être convaincu par des faits que j'ai pu observer chez plusieurs personnes de ma clientèle qui avaient pris le Paulinia sans mon autorisation, je dois à la vérité déclarer ici que de tous les moyens que j'ai vu employer contre la migraine, la poudre que l'on dit être exclusivement composée de Paulinia m'a semblé la plus efficace.

Mode d'emploi.

Si les accès de migraines sont fréquents (plusieurs dans le mois), on prend tous les matins, le quart d'une dose de Paulinia dans deux cuillerées d'eau sucrée une demi-heure avant le premier repas, afin d'éloigner les accès et dans l'espoir d'une guérison entière. De plus, on prendra au début de la migraine, si on la sent venir, ou pendant l'accès en cas de surprise une demi-dose de Paulinia délayée dans deux cuillerées d'eau sucrée, on attendra un quart d'heure après quoi on prendra l'autre moitié si le mal ne s'est point amendé.

AVIS ESSENTIEL. — Ce médicament ne se trouvant pas ordinairement dans le commerce, afin d'éviter une contrefaçon ou imitation grossière, on doit refuser toute boîte décachée ou ne portant pas la signature de H. CLERET.

S'adresser au Bureau du Journal.

CAOUTCHOUC LEBIGRE

Deux magasins, 16, rue Vivienne, et 142, rue de Rivoli. Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas se tromper. Blouses à 19 fr. Paletots à double face, chaussettes, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles vulcanisés, peignes, etc. Vente avec garantie. On expédie franco.

SIROP H. FLOW

Ce SIROP d'un GOUT AGREABLE, jouit d'une vogue méritée pour la guérison des RHUMES, TOUX, CATARRHES, ENROUEMENTS, COQUELUCHE et de toutes les IRRITATIONS et affections nerveuses de la POITRINE ; de l'estomac et du ventre. Admis à l'Exposition de New-York. FABRIQUE à PARIS, 28, RUE TAITBOUT.

PAPIER CHIMIQUE D'HÉBERT

Seul admis dans les hôpitaux et hospices civils de Paris, par décision du conseil de cette administration, depuis le 2 mars 1842.

Pharmacie HÉBERT, 19, rue de Grenelle-St.-Honoré à PARIS.

Contre les rhumatismes, sciaticques, lombagos, névralgies, migraines, maux et crampes d'estomac, irritations de poitrine, douleurs musculaires et articulaires, accès de goutte, paralysies et faiblesses des membres, anévrysmes, étouffements, gastrites, glandes, tumeurs scrofuleuses, brûlures, plaies, coupures et blessures, cors aux pieds, ails de perdrix, oignons, durillons, etc. REDOUTER LES CONTREFAÇONS.

NOTA. Les étuis sont bleu acier, lettres d'or, bouts à étoiles et abeilles d'or, et fermés par une étiquette à fond rouge, portant les mots : PAPIER CHIMIQUE, PHARMACIE HÉBERT, et l'adresse en caractères plus petits. — Prix : 2 et 4 fr. — Dépôt en province, et dans les pays étrangers, chez tous les principaux pharmaciens.

X. RACLOT.

Cabinet pour l'obtention des Brevets d'invention en Belgique, France, Angleterre, etc.

2, place du Musée, à Bruxelles.

PASTILLES DE CALABRE

DE POTARD,

sans opium, infatigables contre les Rhumes, Bronchites, Asthmes, Catarrhes, Oppressions, Gripes, Glaires ; leur goût agréable les rend précieux dans les maladies des enfants. — Pharmacie, rue Fontaine-Molette, 48. En province, dans les bonnes pharmacies.

PATE et SIROP

DE NAFÉ D'ARABIE.

Les professeurs de la Faculté de Paris ont constaté leur supériorité sur tous les pectoraux.

Leur efficacité contre les Rhumes, Maux de Gorge, Grippe, Coqueluche et Irritations ou Inflammations de Poitrine, a été constatée par tous les Médecins des hôpitaux de Paris.

RACHAOUT DES ARABES. Seul traitement approuvé par l'Académie de médecine. Paris. Il rétablit les malades de l'estomac ou des intestins ; il accélère la convalescence ; il fortifie les enfants, et ses propriétés anaplexiques pré-servent des fièvres typhoïdes et épidémiques. Le véritable Rachaut de Delangrenier, rue Richelieu, 26, à Paris ; se vend ainsi que le Sirop et la Pâte de Nafé.

Avis. — Se défier des contrefaçons.

TOITURE PEYRAT

CARTON BITUMÉ

BREVET D'INVENTION S. G. D. G.

MAISONS. { A PARIS, RUE DU MAIL 27, ET RUE SAINT-PIERRE-MONTMARTRE, 7.
A LION, RUE DE PUZY, 32.

USINE A CLICHY (SEINE), ROUTE D'ASNIERES, N. 61.

Les bitumes et les asphaltes sont devenus d'un usage universel depuis une vingtaine d'années. Ils réunissent toutes les qualités des produits économiques, surtout l'utilité et le bon marché.

Leur imperméabilité les fait employer comme préservatifs contre l'humidité. Leur consistance a été suffisamment attestée par leur emploi au pavage des rues et au dallage des trottoirs. Malgré l'action de la chaleur et du froid, on les a vu résister plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord à la circulation si active de Paris. La durée de leur usage est illimitée, si on les

emploie de façon à ne pas les exposer à un frottement continu ou fréquent.

Ces observations, faites par tout le monde, ont donné naissance au carton bitumé. Cette préparation, complètement imperméable, résiste à l'action de la chaleur et de la gelée ; elle a trouvé le plus heureux emploi comme couverture des toits, et elle a été acceptée déjà pour cet usage par un grand nombre de propriétaires, d'architectes et d'entrepreneurs. Tous ont trouvé par son emploi une économie notable non-seulement dans la toiture, mais encore dans la construction des murs et de la

charpente. En effet, les tuiles, par exemple, exigent des murailles épaisses et une lourde charpente pour supporter leur poids, tandis qu'avec le carton bitumé les murailles et les charpentes peuvent être construites avec une grande légèreté et économiser dans l'ensemble de la construction 75 p. 100. Ainsi, se basant sur la légèreté de la toiture et faisant économie de matières premières dans les murailles et dans la charpente, sur 3 ans, avec l'intérêt des intérêts, on aura retrouvé non-seulement son capital plus qu'arrondi, mais encore on aura sa maison pour rien.

MODELE DE TOITURES A L'USAGE DE L'INDUSTRIE.

MODE D'EMPLOI.

Les cartons sont d'abord disposés en feuilles de longueurs indéfinies et en rouleaux ; celles-ci doivent être déroulées et placées naturellement sur les voliges, dans toute la longueur de la toiture et dans un sens horizontal, en commençant par le bas de la toiture, c'est-à-dire par les gouttières, et en remontant jusqu'au sommet du toit. Les feuilles doivent être superposées les unes sur les autres, et chaque feuille doit couvrir la feuille inférieure de 5 centimètres. Elles sont ensuite fixées respectivement sur les voliges avec des petites tringles ou liteaux en bois, très-minces et larges de 3 centimètres, clouées à 33 centimètres (1 pied) de distance du haut en bas du toit avec des petites pointes n° 10-20 ; elles sont aussi fixées aux extrémités de la toiture, ainsi qu'aux gouttières, avec les mêmes tringles ou liteaux et des petites pointes, en repliant les feuilles sur l'extrême bord des voliges, afin que le vent n'ait pas pour sous le carton.

Au sommet du toit, il faut avoir soin, si la dernière feuille n'est pas assez large pour la replier du côté opposé, d'en prendre une autre et de la placer à cheval, en la faisant retom-

Carton bitumé d'un seul côté, largeur 80 cent. 60 c. le mètre.

des deux côtés, à 75 c. —

Le mètre de ce carton pèse à peu près 1 kil. 500 gr.

On se charge aussi d'expédier des tringles ou liteaux à raison de 3 centimes le mètre.

TOUTE DEMANDE DE 30 FRANCS ET AU-DESSUS, doit être accompagnée de son montant, soit en mandat sur la poste ou en timbres-postes.

A PARIS,

4, boulevard des Italiens.

DEFENDER

A LONDRES,

34, New-Bridge street, Blackfriars.

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES A PRIMES FIXES SUR LA VIE

AUTORISEE PAR ACTE DU PARLEMENT.

CAPITAL SOCIAL: VINGT-CINQ MILLIONS.

Tarifs plus favorables que ceux dont on a fait usage jusqu'à ce jour en France.

Participation des Assurés aux deux tiers des bénéfices de la Compagnie.

Faculté de ne payer que moitié des primes, ou d'emprunter, après trois ans, moitié des primes versées.

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS.

Le père de famille prévoyant peut laisser, à son décès, à sa veuve, à ses enfants, un capital ou une rente viagère, moyennant un faible prélèvement sur ses revenus, tout en jouissant, pendant sa vie, d'une part de bénéfices qui, à la dernière répartition, ont donné en moyenne 8 pour 100 par an des sommes versées.

La Compagnie constitue aussi des RENTES VIAGÈRES aux taux les plus avantageux, au moyen de capitaux placés en rentes sur l'Etat au nom de rentiers qui conservent les titres entre leurs mains, ou au moyen d'obligations hypothécaires, remboursables après le décès du souscripteur, de transport de créances hypothécaires, de cession de nues propriétés mobilières ou immobilières.

Indépendamment des garanties de toute nature offertes par la Compagnie DEFENDER, tous les fonds provenant des assurances faites en France sont convertis en immeubles ou en fonds publics français.

S'adresser à l'administration, 4 boulevard des Italiens, à Paris. — Envoi franco de Tarifs et de renseignements.

Seul récompensé aux Expositions de Londres et de New-York.

Brevet d'invention et de perfectionnement. 1869 et 1874.

VINAIGRE DE TOILETTE

DE JEAN BULLY

Ce vinaigre, dont la vogue en France est immense, est le seul qui offre au public, comme garantie, des brevets sérieux, obtenus sur le rapport de commissions savantes, et de plus de 50 ans d'expérience et de succès toujours croissants. C'est le type des vinaigres de toilette, et il a remplacé dans l'usage l'Eau de Cologne et autres eaux alcooliques qui corrodent et durcissent les tissus. C'est le plus pur et le plus doux. Il rafraîchit et nourrit la peau et lui rend sa blancheur et son parfum le plus frais et le plus suave. Il rafraîchit et nourrit la peau et lui rend sa blancheur et son éclat. Il calme le feu du rasoir. Il s'emploie à tous les usages de la toilette : en bains généraux ou locaux, en frictions contre les douleurs rhumatismales ; contre les maux de tête et migraines (notamment dans ce cas, en bains de pieds sinapisés à la dose d'un tiers de flacon) ; pour assainir l'air, combattre les épidémies, etc. (Voir la notice jointe à chaque flacon). — Se méfier de contrefaçons qui sont nombreuses et se vendent le plus souvent au rabais. — N'achetez cet article que dans des maisons de toute confiance. — Entrepôt général à Paris, rue St. Honoré. (Prix en France, 1 fr. 50 c. le flacon).

MAISON DE SANTÉ SAINTE-AURE DE PICPUS

RUE PICPUS, NUMÉRO 64

Ne pas confondre le numéro.

ADMISSION DE TOUTES SORTES DE MALADES

EXCEPTÉ LES ALIÉNÉS.

CHAMBRES ET APPARTEMENTS.

Exposés au Levant et au Couchant.

Vaste Jardin et Parc, Habitation très-agrable et très-salubre.

Directeur H. BALLEZ, M. Piorry, professeur de la Faculté de Médecine de Paris.

Médecin-Consultant :

Le Docteur GUIDO, médecin chargé aussi de la chirurgie.

Médecins-adjoints, le Dr DECLAT et le Dr ROUX.

Omnibus du Palais-Royal au Trône, et ceux de la barrière Charenton à Saint-Philippe-du-Roule.

LE PROGRÈS INTERNATIONAL

JOURNAL EUROPÉEN

DE LA FINANCE, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

Ce journal qui paraît à BRUXELLES depuis la fin de 1856, s'est rapidement créé dans la presse périodique un rang exceptionnel. Indépendamment des intéressantes correspondances qu'il reçoit des divers points du globe lorsqu'ils sont le théâtre d'événements politiques ou commerciaux dignes de fixer l'attention du monde financier et industriel, il a su obtenir presque exclusivement la collaboration de l'illustre Directeur du Musée royal de l'industrie Belge, M. YOBARD, qui en a fait l'organe des industriels manufacturiers et des inventeurs.

ON S'ABONNE:

A PARIS,

Au bureau, 44, place de la Bourse.

A MADRID,

Au bureau de « l'Indépendance Espagnole », ou chez Alph. Duran.

A BRUXELLES,

Au bureau, rue Sainte Laurent, 20.

20 fr. par an, pour la BELGIQUE, et 25 fr. par an pour la France, l'Espagne et les autres pays.

Moyennant 2 fr. 50 c. pour ports et emballage, LE PROGRES INTERNATIONAL donne à ses abonnés UN MAGNIFIQUE PRIME, composée de deux superbes volumes in 8° récemment parus, formant l'ouvrage complet de M. YOBARD, LES NOUVELLES INVENTIONS AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES.